

SAMEDI 28 JUIN - 20H

Lou Reed's Berlin

Lou Reed, musique et paroles
Bob Ezrin et Hal Willner, direction musicale
Julian Schnabel, mise en scène
Tom Sarig, producteur exécutif

Projection du film *Caroline*, réalisé par Lola Schnabel, avec Emmanuelle Seigner
Autres projections par Alejandro Garmendia

Lou Reed, chant, guitare
Steve Hunter, guitare
Mike Rathke, guitare
Fernando Saunders, chœurs, basse
Tony « Thunder » Smith, chœurs, batterie
Rob Wasserman, basses
Rupert Christie, chœurs, claviers
Jenni Muldaur, chœurs
New London Children's Choir

Fin du concert vers 21h30.

La ballade de Caroline et Jim

« Berlin... Il fallait que je fasse Berlin... Si je ne l'avais pas fait, je serais devenu fou. Tout le monde me disait : "Ne fais pas ça, tu vas te tuer". C'était de la folie de faire ça juste après un tube... Mais enfin, tout était déjà écrit. Il fallait que ça sorte de ma tête, sinon j'explosais. »

Propos recueillis par Nick Kent pour *Q Magazine* au printemps 1989

De fait, Lou Reed n'explose pas mentalement, il impose artistiquement...

En 1973, en pleine ère *glam rock* (David Bowie, T-Rex, Slade, Gary Glitter, Suzie Quatro, Sweet, Roxy Muic, New York Dolls, etc.), Lou Reed vient de connaître son plus grand succès international avec l'album *Transformer* (paru en 1972 et produit avec la complicité et l'admiration de David Bowie), contenant « Vicious », « Perfect Day », « Satellite of Love » et, surtout, « Walk on the Wild Side », hit incontournable, célèbre pour ses « *Doo, doo-doo, doo-doo...* », scandés en boucle par des chœurs afro-américains.

Cet hymne, gravant à tout jamais la grammaire de la décadence, contient, par essence, sa juste dose de poison, évoquant sans équivoque les travestis (Holly), les fellations dans les backrooms (Candy), ou encore les accélérations de *speed* suivies de descente climatisées sous Valium (Jackie).

Le vers ronge définitivement un fruit défendu, immaculé comme une pleine lune laiteuse, et pourtant d'une dangerosité extrême. Mais comme l'argent n'a pas d'odeur, la maison de disque de l'époque, RCA, boit du petit lait matin, midi et soir, espérant naïvement que Lou Reed va transformer ce lucratif coup d'essai en coup de maître.

Expatrié à Londres pour cause d'incompréhension, de rejet et d'ignorance du public américain, Lou Reed envisage un anti-*Performer*, *Berlin*, qu'il enregistre sous la houlette du producteur d'origine canadienne Bob Ezrin (âgé à l'époque d'une vingtaine d'années...), sorcier des sons qui, de Alice Cooper à Pink Floyd en passant par Kiss et Téléphone, est aujourd'hui une légende vivante.

Les musiciens recrutés pour l'occasion relèvent du casting de rêve : Tony Levin (futur musicien de King Crimson et de Peter Dinklage), ainsi que Jack Bruce à la basse (chanteur, bassiste et compositeur de Cream avec Eric Clapton et Ginger Baker), Ansley Dunbar à la batterie (ex-Bluesbreaker chez le parrain du *blues* anglais John Mayall), Steve Hunter et Dick Wagner, fines lames de Detroit (Alice Cooper) aux guitares siamoises particulièrement lumineuses, Steve Winwood (Spencer Davis Group, Blind Faith, Traffic, etc.) aux claviers et Allan Macwillan sur le magistral piano d'ouverture.

Après avoir interviewé les principaux intéressés, ce n'est pas une légende : Lou Reed n'a jamais, ou que très rarement, croisé ni joué avec aucun de ces musiciens en studio, Bob Ezrin faisant office d'arrangeur, de producteur et de chef d'orchestre, tandis que Lou Reed sortait de sa torpeur en catimini, anorexique solitaire, livide, aux yeux cernés par une paire de « *dark shades* » et amnésique - « *black out* », trou noir (il avoue aujourd'hui ne plus se souvenir de

grand chose...) -, pour enregistrer sa voix sublimement cassée, éraillée, déraillée, brisée en mille éclats de vers.

Lou Reed, aux abois, essayant de décrocher de l'héroïne à grand renfort d'amphétamines, tandis que ses amies les plus proches plongent inexorablement dans des tentatives de suicide, Lou Reed parasité par un troupeau de dealers cannibales aux aguets, toujours prêts à lui fournir la meilleure dope du moment.

Originellement, Lou Reed et Bob Ezrin envisagent un double album, débauche d'ébauches (Lou Reed seul, en lambeaux, camé jusqu'à la subsonique moelle de sa guitare acoustique), s'inscrivant dans la filiation de *Blonde on Blonde* de Bob Dylan (1966), d'*Electric Ladyland* de Jimi Hendrix (1968), voire du séminal et composite *Exile on Main Street* des Rolling Stones (1972).

Composé de chansons écrites dans un abus vertigineux de psychotropes - certaines datant des grimoires célestes et des romances inavouables du Velvet Underground estampillé *sixties*, comme « Stephanie Says », ancêtre de « Caroline Says II », « Oh Gin », première mouture de « Oh Jim », ou encore l'hypnotique et symphonique « Sad Song » -, opéra baroque'n'roll dont le génie maladif s'égaré dans des zones érogènes et malfamées, insufflant un esprit délétère, quintessence de l'adage « sexe, drogues et rock'n'roll », *Berlin* nous plonge au cœur d'un univers sulfureux et tumultueux dont les personnages désaxés déambulent en apesanteur sur le fil imaginaire séparant l'instant de l'éternité.

Caroline (succube en rut) et Jim (singe raté), deux entités toxicomanes qui vivent une irréversible descente aux enfers sur fond de bisexualité débridée, de prostitution, d'enfants arrachés au couple par les autorités, fussent-elles sociales et sanitaire, d'overdoses à répétition et de veines tranchées sur le lit nuptial. Un conte vénéneux, aliéné et suicidaire, hanté par une jalousie malade, sublime mise en scène de la déchéance berlinoise des années cabaret, à l'image d'un dérapage de Kurt Weill et Bertolt Brecht, version poudre blanche.

À l'écoute du résultat final, les responsables de la maison de disques RCA flippent complètement et décident que l'album ne sera pas double, mais simple. Lou Reed bascule soudainement dans le chaos. Boudé par le public, descendu unanimement par les critiques rock de l'époque, *Berlin* avorte dans les bacs à soldes. Pourtant, Lou Reed vient brutalement d'inventer le rock expressionniste et il faudra l'épreuve du temps pour que son projet le plus ambitieux connaisse une réhabilitation honteusement tardive.

Considéré aujourd'hui comme l'un des plus grands chefs-d'œuvre de l'histoire du rock, vestale de chevet de plusieurs générations, *Berlin* renaît de ses cendres blanches trente-cinq ans après sa parution.

Lou Reed réalise enfin son grand rêve : faire de *Berlin* un spectacle orchestral vivant, sonore et visuel (chorale d'enfants, sections de cordes et de cuivres), comme il l'a toujours imaginé, à savoir : « *Un merveilleux film pour les oreilles.* »

Frédéric Lecomte

Salle Pleyel Pop, Rock, Chanson Saison 2008 | 2009

**VENDREDI 5
ET SAMEDI 6 SEPTEMBRE, 20H**

Paolo Conte
Psyché Concert symphonique

Paolo Conte, chant
Daniele di Gregorio, Jino Touche,
Daniele dall'Omo, Massimo Pitzianti,
Claudio Chiara, Luca Velotti,
Lucio Caliendo, Piergiorgio Rosso
Orchestre National d'Île-de-France
Bruno Fontaine, direction

VENDREDI 10 OCTOBRE, 20H

Herbie Hancock Quartet

Production Loop Productions
Dans le cadre de la 12^e édition
du JVC Jazz Festival

SAMEDI 11 OCTOBRE, 20H

Air
Close Up

SAMEDI 8 NOVEMBRE, 20H

Noa

MERCREDI 3 DÉCEMBRE, 20H

Étienne Daho

MERCREDI 25 FÉVRIER, 20H

*John Zorn et Tzadik présentent la musique
de Serge Gainsbourg*

Avec Sean Lennon, Elysian Fields, Marc Ribot
& Ceramic Dog, Esther Balint, Cyro Baptista
& Banquet of the Spirits, John Zorn...

MARDI 23 JUIN, 20H

Hommage à Boris Vian
Avec la participation du Big band Le Sacre du
tympan

LUNDI 29 JUIN, 20H

Nosfell
Le Lac aux véliés

Salle Pleyel
Président : Laurent Bayle

Notes de programme
Éditeur : Hugues de Saint Simon
Rédacteur en chef : Pascal Huynh
Rédactrice : Gaëlle Plasseraud
Maquettiste : Elza Gibus
Stagiaire : Émilie Moutin

Deloitte. Mécène de l'art de la voix

Les partenaires média de la Salle Pleyel

